

dans huit jours, dès la réponse de Louise Asselin », puis : « J'écris à Louise Asselin » et : « J'écris vite à Louise Asselin »²⁸⁸.

L'analyse de la correspondance de ce couple amoureux séparé par le conflit montre que, malgré le trouble profond, le désarroi sans bornes, les émotions liées à de tels bouleversements restent socialement codifiées, et même sévèrement normalisées. Les contemporains, sans les réprimer ou les atténuer, les maîtrisent. Leurs affects, reflet de l'intime, entre du subjectif et de l'individuel, sont façonnés par une époque et reflet de celle-ci. Pendant la Grande Guerre, leur domestication par l'institution de codes et de règles de langage, par l'homogénéisation des expériences, a peut-être contribué à diffuser une image convenue du conflit. Mais l'existence de cadres sociaux a permis aussi leur partage, condition de survie du couple et, plus largement, du groupe social.

La séparation a donc sans aucun doute provoqué la mise par écrit de l'intimité conjugale : la nécessité de préserver un espace à deux, le manque de l'autre, le sentiment amoureux, le désir charnel ou les émotions se sont exprimés, et largement. Bien entendu, la teneur des relations conjugales tout comme la maîtrise de la langue écrite et des codes épistolaires déterminent en partie le degré d'intimité que chacun *peut* ou *veut* dévoiler. Mais la Grande Guerre rend nécessaires le partage amoureux et son expression au sein du couple. S'il est difficile de dire dans quelle mesure, pour chaque conjoint, le geste épistolaire encouragea ou renforça les confidences, tout laisse à penser que le conflit aura néanmoins contribué à mettre en pratique une norme conjugale fondée sur l'intimité partagée.

LA FORCE DES ENGAGEMENTS

La séparation mène les couples à définir les contours de leur relation, à consigner ce qui les lie. L'écriture réactualise et parfois renforce le contrat conjugal, et les lettres accumulées en constituent la matière. De part et d'autre du front, le geste épistolaire est une forme d'engagement ; les lettres sont l'occasion de le (re)définir.

288. *Ibid.*, Yvonne à Maurice, lettre du 23 mars 1915, p. 299.

LA FABRIQUE DES SENTIMENTS

Le contexte très particulier d'une guerre meurtrière transforme ou déforme le rapport à l'autre, ce que constate Armandine qui méprise « ces réconciliations d'époux produites par les hostilités, des amours de passage²⁸⁹ » auxquelles elle a du mal à croire. C'est que l'échange de lettres quotidiennes attise les sentiments. L'écriture est agissante, ce dont témoigne par exemple Théodore Loretz : « Je te fais réception de ta belle carte du 25 courant. Je l'ai lue attentivement et en moi renaît l'amour²⁹⁰. »

La réécriture du passé

Pour certains couples, les années de séparation sont l'occasion d'un retour sur l'histoire commune. Dans les lettres, il est frappant en effet de constater l'omniprésence de l'avant-guerre, un temps révolu vers lequel les conjoints semblent, le plus souvent, vouloir tendre. Par le biais de l'échange épistolaire, les années de guerre offrent la possibilité d'analyser, de reconstruire ou de donner sens à l'histoire conjugale. De l'*écrire*, en somme, tant « l'absence est fondatrice du temps de la narration²⁹¹ ».

Cette écriture de l'histoire passe, selon les correspondants, par toutes les étapes de la relation amoureuse : de la rencontre au mariage, en passant par les fiançailles ou par l'évocation de la première nuit partagée. Les épistoliers ordonnent leur passé amoureux et le figent dans « l'imparfait [qui pour Roland Barthes] est le temps de la fascination : ça a l'air d'être vivant et pourtant ça ne bouge pas : présence imparfaite, mort imparfaite ; ni oubli ni résurrection ; simplement le leurre épuisant de la mémoire²⁹² ». Pratique sans doute ordinaire mais qui, dans la guerre, possède une dimension tragique tant elle semble être effectuée pour conjurer le caractère éphémère des choses.

Ainsi, en juillet 1915, Constant M. interroge-t-il Gabrielle : « T'en rappelles-tu, ma belle, de ce jour où je t'ai vue pour la première fois ? C'était un dimanche, et je me disais alors photographe. Depuis, ma

289. Jean-Pol DUMONT LE DOUAREC, *Armandine. Lettres d'Amour...*, *op. cit.*, lettre du 1^{er} décembre 1916, p. 80.

290. Théodore LORETZ, *Lettres de guerre...*, *op. cit.*, Théodore à Claudia, lettre du 28 juin 1916, p. 33.

291. Pierre FÉDIDA, *L'absence*, Paris, Gallimard, 1978, p. 72.

292. Roland BARTHES, *Fragments d'un discours...*, *op. cit.*, p. 258.

chérie, ce moment béni, je suis devenu ton ami, et chaque jour, à la même heure, je me trouvais à la fenêtre pour voir passer ma belle et j'étais heureux²⁹³. » De même Armandine consent-elle à évoquer les premières rencontres avec celui qui allait devenir son mari :

« Tu veux tout savoir sur notre première rencontre. Je me promenais avec toi sans avoir l'idée du mariage. Au premier abord tu me paraissais quelconque et surtout phraseur. Je ne me voyais pas bien m'unissant à toi, pauvre illettrée ! Plus tard j'ai su garder mes sentiments, sans quoi j'aurais trouvé des ennemis à mon bonheur. Mais à partir du 3 décembre 1909, je puis l'avouer, je t'avais dans le sang, je t'avais dans la peau. Tous les plus durs obstacles je les aurais franchis pour t'avoir. J'ai senti mon cœur saigner et j'ai voulu te consoler. J'ai été juge que tu m'aimais, follement je me suis dit "il me rendra heureuse", je lui voue pour toujours ma vie, mon âme, tout moi-même²⁹⁴. »

D'autres se remémorent leur première relation sexuelle, dont on devine qu'elle fut un passage redouté et difficile à vivre pour les femmes, à une époque où la découverte de l'acte sexuel se faisait encore pour de nombreuses épouses le soir de leur nuit de noces²⁹⁵. Albert Viard rappelle à Léa ses craintes : « Tu craignais ton seigneur et maître, n'étant pas encore habituée à sa voix et à ses yeux que tu n'osais regarder. Tu te voyais croquée par le loup, désirant l'être vite et craignant en même temps de l'être. C'était très compliqué, hein, ma gosse. Tu en ris, maintenant, c'est sûr²⁹⁶. » Pour l'anniversaire de son mariage avec Madeleine, Henri Fauconnier décrit leur première nuit ensemble :

« Te rappelles-tu ce soir unique au Clos-Musset, avec le bon feu dans la cheminée, ta toilette interminable derrière le paravent, ton alarme sans cause, le petit flacon sur la petite table ? Tout cela est tordant, et émouvant. Surtout émouvant, car ce qui rend le souvenir un peu drôle, c'est qu'il est "suranné", que beaucoup de choses se sont passées depuis, si naturelles... Notre intimité de maintenant rend le souvenir de notre premier contact étrange. Mais quel souvenir ! Je crois que pour beaucoup d'époux il doit être moins pur et moins charmant, sinon tout à fait odieux. Ma petite

293. Constant et Gabrielle M., *Des tranchées à l'alcôve...*, *op. cit.*, Constant à Gabrielle, lettre du 1^{er} juillet 1915, p. 118.

294. Jean-Pol DUMONT LE DOUAREC, *Armandine. Lettres d'Amour...*, *op. cit.*, lettre du 27 janvier 1916, p. 16.

295. Alain CORBIN, « Couliesses », dans Philippe ARIÈS et Georges DUBY, *Histoire de la vie privée...*, tome 4, *op. cit.*, p. 498-499. Anne-Marie Sohn évoque le risque, pour les femmes, de « se "livrer" avant le mariage », tout en précisant que c'est là une pratique dont le sens, entre ville et campagne, est différent. Anne-Marie SOHN, *Chrysalides...*, *op. cit.*, p. 568-610.

296. Albert VIARD, *Lettres à Léa...*, *op. cit.*, lettre du 3 avril 1919, p. 152.

filles d'autrefois, tu étais une bien adorable petite fille. Et pourtant je ne t'aimais pas comme maintenant. Tu étais encore un peu une étrangère, et cela jusqu'à ce que tu deviennes réellement ma femme. Tu as senti toi-même, quand tes sens ne comprenaient pas, que le rapprochement physique ne rapproche pas seulement les corps. Cela allume une flamme, comme entre deux nuages²⁹⁷. »

De tels souvenirs sont représentés pour mieux mettre en scène, en contraste, l'intimité acquise et la découverte du plaisir féminin. C'est bien à l'initiation sexuelle féminine que font référence les épistoliers. Armandine n'hésite pas, nous l'avons vu, à exprimer la force du désir physique qu'elle éprouve pour son mari. Elle souligne, en outre, sa propre audace, attitude qui rompt avec celle des premiers moments d'intimité partagés avec Armand : « Je ne suis plus la petite gosse d'autrefois, timide, n'osant pas lever les yeux devant son fiancé. Tu te le rappelles petit coquin... tes yeux me faisaient peur, car ils étaient un peu sans-gêne²⁹⁸. » De même, Marie-Josèphe Boussac évoque-t-elle ses craintes lors de sa première relation sexuelle et sa conquête du plaisir :

« Une autre fois encore, je vous ai dit j'ai peur, vous souvenez-vous ? que vous avez été bon, parfait, admirable, et tendre pour votre petite sottise de femme, mais quand j'y ai eu goûté, mon appétit s'est joliment développé, n'est-ce pas ? et autant vous avez été d'une tendresse discrète cette fois où j'avais peur, autant par la suite vous avez été d'une tendresse généreuse²⁹⁹. »

Dans les correspondances qui nous sont parvenues, la vie commune d'avant-guerre est le plus souvent idéalisée. Le passé est pour certains un paradis perdu et c'est alors avec nostalgie qu'on se le remémore. Dès le 18 août 1914, Georges R. écrit ainsi à Valérie : « Pour moi ma poupée comme je regrette notre beau petit nid, comme je revois souvent les jours que nous avons passés dans ce petit berceau et comme j'ai hâte d'y revenir³⁰⁰. » Armandine, en 1917 se souvient également : « Te rappelles-tu au début de notre mariage les petites séances d'amour au bureau... Je sortais avec précipitation par la fenêtre lorsqu'un client

297. Henri FAUCONNIER, *Lettres à Madeleine...*, *op. cit.*, lettre du 15 mars 1918, p. 281. Quelques mois plus tard, l'écrivain affirme que Madeleine était « épouvantée [...] le soir de [leur] mariage » (2 juillet 1918, p. 285).

298. Jean-Pol DUMONT LE DOUAREC, *Armandine. Lettres d'Amour...*, *op. cit.*, lettre rédigée entre le 11 et le 19 mars 1916, p. 27.

299. Jacques BOUSSAC, *Correspondance de Jacques et Marie-Josèphe...*, *op. cit.*, Marie-Josèphe à Jacques, lettre du 26 mars 1915, p. 107.

300. Correspondance de Valérie et Georges R., collection privée, Georges à Valérie, lettre du 18 août 1914.

arrivait. Et combien de fois dans la journée j'allais quêter un baiser, je m'asseyais audacieusement sur tes genoux et l'on travaillait quand même³⁰¹. »

Plus rarement, c'est un regard critique qui est posé sur la relation d'avant-guerre. Ainsi Constant M. avoue-t-il avoir été « injuste », « ignoble », et admet-il que son épouse « faisai[t] bien l'impossible pour [lui] plaire », regrettant les « disputes, [les] gros mots et souvent [les] boutades³⁰² ». De même Antoine Martin se souvient-il de l'indifférence qu'il témoignait au quotidien à sa femme avant la guerre :

« Quand je rentrais du travail, souvent je t'embrassais distraitement, pensant à autre chose. Mais maintenant, je voudrais bien pouvoir franchir la porte de ma maison. Ah que je vous embrasserais bien fort. On n'apprécie pas assez l'éloignement après une journée d'absence, mais après quatre mois qu'il serait doux de pouvoir serrer dans ses bras tous ceux qu'on aime³⁰³. »

Le départ de son mari pour les Balkans pousse également Émilie Louise à repenser son passé. Ainsi s'agit-il pour elle de purifier la vie commune écoulée, d'en effacer les erreurs qui pourraient dans l'avenir ternir les liens conjugaux. Elle se penche sur un passé conjugal parfois conflictuel et s'attribue tous les torts : « Je suis hantée par l'idée que tu as été quelquefois malheureux par ma faute et j'éprouve les regrets les plus amers ; hélas rien ne se rattrape et les choses restent faites, mais j'expérimente la réalité des remords cuisants³⁰⁴. » C'est que face à l'imminence du danger, la perception de la relation conjugale et des liens établis se transforme : « Il me semble que j'ai trop peu apprécié la douceur de la vie avant cette affreuse guerre, on se plaignait, on gémissait : et maintenant que tout est rude on se trouvait si heureux dans le passé³⁰⁵. »

Ces derniers exemples soulignent une idée présente dans de très nombreuses lettres de guerre : elle consiste à croire que l'absence permettrait de mieux apprécier – c'est-à-dire à la fois évaluer et ressentir – la valeur de la vie commune, du conjoint et, partant, de la relation amoureuse.

301. Jean-Pol DUMONT LE DOUAREC, *Armandine. Lettres d'Amour...*, *op. cit.*, lettre du 4 mars 1917, p. 98.

302. Constant et Gabrielle M., *Des tranchées à l'alcôve...*, *op. cit.*, Constant à Gabrielle, lettre du 30 avril 1915, p. 62.

303. Richard DESCHAMPS-BERGER, *La chasse à l'homme...*, *op. cit.*, lettre du 26 novembre 1914, p. 52.

304. AD du Calvados, 2005 FP 1609/4. Fonds Louise. Lettres entre Albert Canonne et sa femme Émilie Louise (1914-1921), Émilie à Albert, lettre du 18 octobre 1915.

305. *Ibid.*, Émilie à Albert, lettre du 22 octobre 1915.

L'inflation sentimentale

S'il est un point sur lequel les couples de nos correspondances s'accordent en effet, c'est bien celui d'une intensification des sentiments sous l'effet de la séparation.

Selon eux, le phénomène procède directement de l'éloignement et du risque de mort que le contexte particulier de la guerre implique. « Il me semble que l'épreuve nous unit encore plus fortement l'un à l'autre et nous rapproche encore davantage ; je juge le monde si méchant, si ingrat, que l'amour d'une épouse me paraît d'autant plus précieux, trouvant sur le chemin de la vie si peu de gens sur qui s'appuyer pour vous aider à le suivre³⁰⁶ », affirme par exemple Anatole Durand. Louis Pergaud et Abel Ferry font le même constat : « Ne maudissons pas trop cette guerre qui nous a permis de mesurer la profondeur de notre amour et la puissance des liens qui nous unissent³⁰⁷ », suggère le premier ; « Je suis heureux, mon Amour, que la guerre te donne complètement à moi et notre mariage datera du jour de la déclaration de guerre³⁰⁸ », s'enthousiasme le second. Et Paul Pireaud s'étonne de ses propres élans passionnés : « Je ne sais de quoi cela dépend mais même au temps où nous faisons l'amour je n'ai jamais été fou d'amour et amplifié d'autant de désir comme maintenant³⁰⁹ », écrit-il à Marie en janvier 1918. L'idée d'un amour *augmenté* grâce à l'absence semble être largement répandue, au point de ne se résumer parfois qu'à des formules toutes faites, comme celle-ci : « ton Fernand qui t'aime de mieux en mieux³¹⁰ ».

À l'échelle d'une même correspondance, il est possible, par ailleurs, de percevoir le redoublement des manifestations amoureuses sur la longue durée de la guerre. Ainsi Théodore Loretz semble-t-il dans un premier temps peu à l'aise avec les manifestations de ses sentiments. Si, dans la première lettre adressée à sa femme après leur séparation, il déclare « je t'aime de tout mon cœur³¹¹ », le mobilisé a par la suite

306. Anatole DURAND, *Lettres à mon épouse...*, *op. cit.*, lettre du 26 décembre 1917, p. 81.

307. Louis PERGAUD, *Mélanges...*, *op. cit.*, lettre du 2 février 1915, p. 213.

308. Archives départementales des Vosges, 40J736, correspondance entre Abel et Hélène Ferry pendant la guerre : copies de lettres, notes (1914-1918), Abel à Hélène, lettre du 5 décembre 1914.

309. SHD, 1KT458, Correspondance entre le soldat Paul Pireaud et son épouse, Paul à Marie, lettre du 11 janvier 1918.

310. Historial de Péronne, Fonds de cartes postales, Fernand à sa femme, carte du 7 octobre 1918.

311. Théodore LORETZ, *Lettres de guerre...*, *op. cit.*, Théodore à Claudia, lettre du 3 août 1914, p. 5.

davantage de difficultés à dire son affection. Le 7 août 1914 par exemple, il termine sa lettre par une expression qui ne semble pas conforme à ce qu'il souhaite signifier : « mes baisers les plus respectueux³¹² », écrit-il à Claudia. Formule maladroite qui témoigne ici de la nouveauté que représente sans doute l'expression de la tendresse. L'apprentissage est rapide cependant, puisque l'attachement se manifeste par la suite plus aisément : « mes plus tendres baisers que je voudrais pouvoir te donner », écrit-il en effet le 10 août 1914 ; « Au revoir Didine chérie je pense plus que tout à toi », clôt-il sa lettre le 24 août 1914. Et les formules tendres, réservées dans les premiers temps aux fins de lettre, prennent peu à peu possession du contenu de la missive.

La guerre, la séparation qu'elle impose et les dangers qu'elle fait courir au conjoint agiraient donc sur la profondeur de l'attachement. Elle permettrait de prendre conscience de la puissance des sentiments ressentis en même temps qu'elle les renforcerait. En somme, l'absence du conjoint, dans le contexte d'une guerre faisant courir d'importants dangers, ferait donc mieux ressentir l'amour, l'affection ou le désir de l'autre. Et le passage à l'écriture, par ailleurs, en favorisant l'échange, encouragerait le développement du sentiment amoureux. C'est ce qu'exprime aussi très bien Fernand Léger, en janvier 1916 : « Il fallait la guerre pour que je la découvre celle-là ! Jamais de ma vie, je n'avais fait attention à une femme. J'avais jamais écrit à une femme³¹³ », avoue-t-il à Louis Poughon à propos d'une amie connue avant le conflit et avec qui il se mariera en 1919.

On retrouve ici une idée développée par Jean-Yves Le Naour : celle d'une régénération de l'amour par la guerre. L'auteur souligne en effet l'« abondante production littéraire [...] fondée sur l'analyse de la conversion des âmes et de l'affection retrouvée de couples jusque-là mal assortis³¹⁴ ». Il montre de quelle façon les auteurs et les essayistes réfléchissent à la « psychologie de l'absence [qui] aurait permis aux individus de voir clair dans leurs sentiments³¹⁵ ». En 1915, le journaliste Gustave Téry l'affirme dans *Le Journal* : « N'est-il pas naturel que la menace du péril, la commune exaltation du sentiment patriotique accordent et rapprochent les cœurs ? C'est vrai de la petite famille

312. *Ibid.*, lettre du 7 août 1914, p. 7.

313. Fernand LÉGER, *Une correspondance de guerre à Louis Poughon, 1914-1918*, Paris, Les Cahiers du musée national d'Art moderne, 1990, p. 58. Cité par Jean-Yves LE NAOUR, *Misères et tourments de la chair...*, *op. cit.*, p. 41.

314. Jean-Yves LE NAOUR, *Misères et tourments de la chair...*, *op. cit.*, p. 40.

315. *Ibid.*, p. 41.

comme de la grande, et cela est vrai surtout pour ceux que la guerre sépare³¹⁶. » Pour Henri Lavedan, la guerre révèle l'inconstance de certaines femmes ayant donné « le triste exemple du désordre et de l'indignité³¹⁷ ». Il précise cependant que le conflit ne fait que dévoiler une tendance préexistante : « Tout en elles le laissait prévoir ; elles sont tombées inévitablement du côté où, bien avant la guerre, on les avait toujours vues pencher³¹⁸. » En 1918, le docteur Huot s'interroge sur les « sentiments passionnels des épouses³¹⁹ » et évoque leurs possibles « atteintes du fait d'une si longue séparation³²⁰ ». Le temps de la guerre permettant selon lui de mieux comprendre la réalité des sentiments, il distingue deux attitudes opposées. Certaines femmes découvrirait alors « l'inappréciable trésor d'amour profond jusqu'alors méconnu³²¹ », tandis que d'autres constateraient que « ce qu'elles avaient pris pour de l'amour n'était qu'une habitude³²² ». Mais sa lecture pessimiste des événements lui fait craindre « l'influence désastreuse exercée par la guerre sur les relations inter-conjugales³²³ ». Ce que redoute également Georges Bonnet, qui affirme que « l'absence est une mauvaise gardienne de l'affection³²⁴ ». À l'inverse, l'écrivain Daniel Riche introduit son recueil de nouvelles intitulé *L'amour pendant la guerre* par ces propos évocateurs :

« On aurait pu croire que l'Amour, pendant la guerre, épouvanté par tout ce bruit de mitraille, se fût affolé et réfugié dans l'Olympe. Au pays des Dieux, il aurait prudemment attendu que le calme fût revenu pour redescendre sur la terre et de nouveau être le grand maître de toute l'humanité. Eh bien ! pas du tout ! L'Amour, sans qu'on s'en doute, avait une âme de poilu³²⁵. »

La séparation imposée par le conflit est donc envisagée comme un révélateur de l'amour ou du désamour. Idée que développent d'ailleurs nombre de couples épistoliers, comme Gabrielle M. par exemple qui explique à Constant, en septembre 1915 : « La guerre désunira nombre

316. Gustave TÉRY, « La guerre et l'amour », *Le Journal*, 6 avril 1915, p. 1.

317. Henri LAVEDAN, *La famille française*, Paris, Perrin et Cie, Librairie-Éditeurs, 1917, p. 170.

318. *Ibid.*, p. 170.

319. Docteur HUOT, *De quelques manifestations de l'évolution psycho-passionnelle féminine pendant la guerre*, Paris, Extrait du Mercure de France, 1918, p. 8.

320. *Ibid.*, p. 8.

321. *Ibid.*, p. 9.

322. *Ibid.*, p. 9.

323. *Ibid.*, p. 9.

324. Georges BONNET, *L'âme du soldat*, Paris, Payot, 1917, p. 49.

325. Daniel RICHE, *L'amour pendant la guerre*, Paris, J. Ferenczi, 1917, p. III.

de ménages [...]. Mais aussi elle rapprochera bien des cœurs. Il y en a qui s'aimaient médiocrement et qui maintenant s'adorent³²⁶. »

Les engagements réaffirmés

L'inflation sentimentale provoquée par la guerre, dans la mesure où elle est constatée et décrite, est une façon de réactualiser les engagements réciproques.

Bien qu'elle soit une pratique répandue pendant le conflit et non confinée aux couples³²⁷, l'envoi de bagues fabriquées sur le front dans l'aluminium des fusées d'obus, symbolise parfois, lorsqu'elles sont destinées aux épouses ou aux fiancées, cet engagement renouvelé. « C'est avec bonheur que j'accepterai ta bague. Ce sera le signe de notre union après ces longues nouvelles fiançailles de séparation³²⁸ », note Yvonne Retour en mai 1915. Le plus souvent considérées comme de simples souvenirs par les combattants et leurs femmes, ces bagues deviennent ainsi, parfois, une allégorie de l'alliance, notamment lorsqu'elles sont portées par chacun des conjoints. « J'ai envie de faire 2 bagues, une pour moi et une pour toi en chevalière³²⁹ », suggère par exemple Louis Plond. Quant à Constant M., il souhaite renforcer encore le message que contient son envoi à Gabrielle : « Ta bague, mimi, se fait ainsi qu'un cœur en argent sur lequel je ferai graver nos noms liés jusqu'à la mort³³⁰. » Pour Guillaume Apollinaire, elles sont

326. Constant et Gabrielle M., *Des tranchées à l'alcôve...*, *op. cit.*, Gabrielle à Constant, lettre du 28 septembre 1915, p. 203.

327. L'exemple de Roland Dorgelès montre l'emprise du mimétisme dans les tranchées. En avril 1915, il fait remarquer à Madeleine : « Sais-tu à quoi les poilus passent leur temps ? À faire des bagues (assez laides d'ailleurs) avec des fusées d'obus allemands. Qui diable aurait pu croire que la guerre aurait une influence sur la bijouterie » (Roland DORGELÈS, *Je t'écris de la tranchée...*, *op. cit.*, lettre du 27 avril 1915, p. 256). Malgré ces critiques sur l'objet, peu de temps après, il envoie une bague à sa compagne et une à sa mère. Maurice Retour, de son côté, qui s'apprête à envoyer une bague à son épouse pour sa fête, explique ainsi son geste : « C'est la mode » (Maurice et Yvonne RETOUR, *Les nouvelles fiançailles...*, *op. cit.*, Maurice à Yvonne, lettre du 17 mai 1915, p. 372). Henry Reverdy souligne l'omniprésence de ces bijoux provenant du front : « On voit ces bagues à toutes les mains [...]. Au doigt de toutes les femmes de France, on aperçoit le petit éclair argenté de la *bague de guerre* » (Henry REVERDY, *L'Absence et le souvenir dans la guerre*, Paris, Maison de la Bonne Presse, 1917, p. 31).

328. Maurice et Yvonne RETOUR, *Les nouvelles fiançailles...*, *op. cit.*, Yvonne à Maurice, lettre du 23 mai 1915, p. 373.

329. Bernard PLOND, *Mon grand-père, Louis Plond...*, *op. cit.*, lettre du 17 novembre 1915, p. 182.

330. Constant et Gabrielle M., *Des tranchées à l'alcôve...*, *op. cit.*, Constant à Gabrielle, lettre du 27 juillet 1915, p. 140.

des « alliances tombées du ciel³³¹ ». Les feuilles ajourées qui laissent apparaître le prénom de l'être aimé³³² procèdent de la même logique. L'envoi de fleurs glissées dans les lettres, pratique très fréquente de part et d'autre du front, dépasse également, parfois, la simple manifestation d'affection. Du côté des combattants, elle peut constituer la démonstration que l'amour porté rend indifférent au danger. À l'occasion de la fête de sa femme Léa, Émile Mauny explique ainsi : « Je ne puis t'envoyer comme souvenir qu'une petite fleurette cueillie dans un bois où les obus tombent dru. [...] Je ne t'adresserai la fleur que demain car j'irai au jour la cueillir sur le terrain et je ne puis sortir de ce moment, les torpilles éclatent dans mon coin³³³. » Alors même que ces soldats tentent par ailleurs de rassurer leurs femmes sur leur sort, le mépris du danger évoqué dans cette circonstance doit témoigner de la puissance de leur affection. Les fleurs envoyées par Stanislas Boireau à sa fiancée pendant quatre années de guerre ne disent pas autre chose : chacune d'elles est signe d'un engagement chaque fois réaffirmé³³⁴.

Surtout, l'assurance de la fidélité malgré l'éloignement, que certains conjoints se plaisent à répéter, constitue la preuve ultime du maintien de la relation amoureuse dans l'adversité. C'est avec humour que certains l'évoquent, la légèreté semblant dans ce domaine être une garantie de sincérité. Ainsi Henriette Rossi s'amuse-t-elle de l'inquiétude de son mari : « Tu as l'air de t'ennuyer, as-tu quelque chose qui te tourmente est-ce la chose de sentir un remplaçant chez nous, mais de ce côté tu peux être tranquille je n'en ferai pas mon béguin, si tu voyais quel bidon il a, je dirais comme toi, il me dégoûte il est trop gras. Il faut attendre mieux, tant qu'à choisir, car de ce côté-là je suis difficile. Tu n'en doutes pas, hein³³⁵ ? » De même, Antoine Martin taquine-t-il sa femme en juin 1915 : « Il faudra te méfier : ici, il y a de belles femmes et ma foi, tu sais, après dix mois de carême on pourrait bien goûter un petit bout du gâteau. Mais je crois que tu n'as pas besoin d'avoir peur : pourvu que l'on trouve une bonne salade, les femmes ont s'en fiche. Et ma foi,

331. Guillaume APOLLINAIRE, *Lettres à Madeleine...*, *op. cit.*, lettre du 28 octobre 1915, p. 306.

332. Voir l'Annexe 21. Stanislas Boireau fait apparaître les prénoms de sa fiancée Marthe, et de la petite sœur de celle-ci, Adèle.

333. Michel MAUNY, *Émile et Léa...*, *op. cit.*, lettre du 11 mai 1916, p. 114.

334. Archives départementales d'Indre-et-Loire, Fonds Boireau, 1 J 1352/2.

335. Archives départementales de la Meuse, 108 J 6, Correspondance de Jules César Rossi, Henriette à Jules, lettre du 23 mai 1915.

si tu ne veux pas me croire, je te le prouverai bientôt, je l'espère³³⁶. » Quant à Paul Pireaud, il écrit à sa femme Marie en août 1918 : « Je n'ai pas de chance, je n'ai encore pas de lettre aujourd'hui de ma Marquise vraiment je ne suis pas favorisé, pourvu qu'elle ne soit pas parti avec un Américain³³⁷. » Les plaisanteries permettent de déjouer l'inquiétude ; elles se veulent aussi gages d'une complicité réaffirmée, tout en mettant en garde le conjoint à peu de frais.

L'INDISPENSABLE SOUTIEN

Dans la relation épistolaire qui se noue entre les conjoints dès les premiers jours de guerre, l'encouragement mutuel semble capital. Fonctionnant dans les deux sens, il s'agit en effet de mettre en place les rôles et les devoirs de chacun dans le conflit, mais aussi parfois de (re)donner sens à la guerre et donc à la séparation. Le conjoint, dès lors, est désigné comme un indispensable soutien.

L'amour source du courage

Nous avons évoqué, dans un chapitre précédent, le rôle capital de la lettre au sein de la relation conjugale transformée par la guerre. Nous avons, depuis, analysé de quelle manière elle agissait au sein du quotidien brisé ou dans la relation amoureuse. Les correspondances échangées montrent que s'y façonnent également l'acceptation des sacrifices, la justification de la lutte et la production du courage³³⁸.

Certains définissent en effet le sens intime de la guerre en la mettant en perspective avec la relation amoureuse. Anatole Durand écrit ainsi à sa femme, en juillet 1915 : « La Patrie à défendre, c'est la famille, c'est vous tous pour qui je fournis une petite part d'effort pendant cette crise³³⁹. » Si l'être aimé constitue une raison de la lutte, il est également, pour d'autres, le socle permettant d'en supporter les risques et la violence. Maurice Chevalier exprime bien cette idée lorsqu'il évoque l'assaut qui a abouti à sa captivité : « Tu es toute ma vie, car lorsque j'ai été aux portes de la mort, ton souvenir en moi était plus

336. Richard DESCHAMPS-BERGER, *La chasse à l'homme...*, *op. cit.*, lettre du 8 juin 1915, p. 145.

337. SHD, 1KT458, Correspondance entre le soldat Paul Pireaud et son épouse, Paul à Marie, lettre du 20 août 1918.

338. John HORNE (dir.), *State, Society and Mobilization...*, *op. cit.*, p. 11.

339. Anatole DURAND, *Lettres à mon épouse...*, *op. cit.*, lettre du 15 juillet 1915, p. 12.

fort que tout les obus et les balles qui me dégringolaient autour³⁴⁰. » Depuis son camp de prisonniers, il souligne par ailleurs le rôle central de Mistinguett et de sa mère : « Si ce n'était toi et ma longue³⁴¹, je t'assure que je me serais déjà descendu³⁴² », assure-t-il.

De fait, les relations qui se nouent au sein du pacte épistolaire sont très souvent orientées vers la promotion du courage. Les conjoints construisent ensemble leur relation au conflit, s'imposant mutuellement une façon d'appréhender la guerre : « Je penserai à toi chaque jour, dit Alphonse de Châteaubriant, en tâchant d'endormir la cruauté de cette séparation dans la pensée que tu demeures toi-même sans défaillance à ton poste³⁴³. » Alors qu'il est envoyé dans un détachement d'ambulance en tant que brigadier, il dicte la conduite à tenir de part et d'autre du front. L'engagement est en effet réciproque : le courage de l'écrivain repose sur celui de sa femme. C'est ce qu'exprime également Emil Blondell lorsqu'il écrit à Ida : « Ma première pensée, au réveil, est toujours pour toi, avec la certitude que tu sais porter notre séparation avec courage, ce qui m'en donne également³⁴⁴. » Et Marie-Josèphe Boussac, qui affirme souhaiter une paix durable et accepter pour cela le prolongement de la guerre, ne dit pas autre chose à son mari lorsqu'elle écrit : « J'espère que je ne vous choque pas en vous disant cela, mais je tâche de me raisonner, et je vous prêche la patience pour arriver à me l'inculquer³⁴⁵. »

Ainsi, tout en prétendant formuler librement leur amour, nombreuses sont les épouses qui se posent en gardiennes du moral de leur soldat. Sur ce point, certaines semblent avoir intégré et pris en compte l'idée, diffusée dans la presse et par les autorités, selon laquelle les femmes de mobilisés constituaient un risque d'« amollissement » du courage pour leurs conjoints³⁴⁶. Marie-Josèphe Boussac, par exemple, considère

340. Historial de Péronne, Lettres de Maurice Chevalier à Mistinguett (020755 à 020766), lettre du 27 novembre 1914.

341. Surnom de la mère de Maurice Chevalier.

342. Historial de Péronne, Lettres de Maurice Chevalier à Mistinguett (020755 à 020766), lettre non datée n° 6.

343. Alphonse de CHÂTEAUBRIANT, *Lettres des années de guerre...*, op. cit., lettre du 15 août 1914, p. 15.

344. Monique RANC BLONDELL, *Il y a aussi de bons émigrés...*, op. cit., Emil à Ida, lettre du 29 novembre 1914, p. 12.

345. Jacques BOUSSAC, *Correspondance de Jacques et Marie-Josèphe...*, op. cit., Marie-Josèphe à Jacques, lettre du 6 février 1915, p. 97.

346. Sur le danger d'amollissement du soldat par les femmes, voir Jean-Yves LE NAOUR, *Misères et tourments de la chair...*, op. cit., p. 362. Voir également sur ce thème sa mise au point dans « Épouses, marraines et prostituées : le repos du guerrier entre service

qu'il est de son devoir, par ses lettres quotidiennes, de « rempl[ir] [...] [son] rôle d'aide et de consolation³⁴⁷ ». Mais la jeune femme écrit en pensant aux effets de la lecture sur son mari. En mars 1915, elle s'en inquiète :

« Je ne vous parle que de notre amour dans mes lettres car je ne pense qu'à lui et à vous, puisque vous, c'est lui, et j'ai peur que cette évocation de nos jours heureux ne vous fasse sentir encore davantage la dureté de votre vie présente. Je me demande si mes lettres ne vous désespèrent pas et ne vous attristent pas. Dites, voulez-vous que je vous en parle moins ? Vous savez que je vous aime, je n'ai donc plus besoin de vous l'apprendre. Répondez-moi franchement là-dessus mon amour³⁴⁸. »

De même, quelques mois plus tard, elle recommande à Jacques :

« Je voudrais que vous ne vous attendrissiez pas trop en lisant mes lettres : il n'y a rien de plus pernicieux pour le courage et je voudrais que vous ne pensiez à moi que le strict nécessaire pour ne pas m'oublier tout à fait³⁴⁹. »

Finalement, Marie-Josèphe décide de privilégier – pour un temps seulement – la prudence aux excès amoureux : « Vous devez trouver que je ne vous écris pas de lettres bien tendres tous ces temps-ci, mais je le fais un peu exprès pour ne pas amollir votre courage³⁵⁰. » De même, la question des retrouvailles sur le front se voit dans les premiers mois de guerre écartée par Yvonne Retour, qui justifie ainsi sa décision : « La séparation n'est que plus dure après et cela ôte du courage et de l'énergie³⁵¹. » L'idée d'un risque de fléchissement du moral et d'affaiblissement de la volonté du soldat par la femme détermine sa conduite. Le cas de Gabrielle et Constant M. est, à ce titre, exemplaire. Au sein du couple, à n'en pas douter, la jeune femme est celle qui protège, rassure, console. Son mari consacre une immense partie de ses lettres à évoquer son mal-être, la souffrance liée à la séparation, son moral en berne, ses larmes. Alors que Constant semble abattu par son départ au front, en février 1915, Gabrielle le guide et l'encourage : « Il faut agir sur ta volonté et te dire : je veux revenir et

social et condamnation morale », dans Évelyne MORIN-ROTUREAU (dir.), *1914-1918, Combats de femmes*, Paris, Autrement, 2004, p. 64-81.

347. Jacques BOUSSAC, *Correspondance de Jacques et Marie-Josèphe...*, op. cit., Marie-Josèphe à Jacques, lettre du 12 mars 1915, p. 103.

348. *Ibid.*, Marie-Josèphe à Jacques, lettre du 29 mars 1915, p. 109-110.

349. *Ibid.*, Marie-Josèphe à Jacques, lettres du 30 juin et 1^{er} juillet 1915, p. 137.

350. *Ibid.*, Marie-Josèphe à Jacques, lettre du 2 octobre 1915, p. 149.

351. Maurice et Yvonne RETOUR, *Les nouvelles fiançailles...*, op. cit., Yvonne à Maurice, lettre du 11 décembre 1914, p. 136.

non pas se laisser abattre. Je comprends que là-bas c'est terrible et qu'il faut un courage héroïque pour ne pas trembler. Puisque votre présence est nécessaire pour nous défendre, levez les yeux et ayez confiance », exhorte-t-elle, avant d'affirmer : « Je t'admire, mon cher grand, et suis fière de ton héroïsme »³⁵².

La recherche du consentement

Dans la relation épistolaire qui se noue entre conjoints, la recherche du consentement occupe une place majeure : fonctionnant dans les deux sens, il s'agit en effet de mettre en place les rôles et les devoirs de chacun dans le conflit.

L'engagement volontaire pose un problème majeur, celui de l'acceptation d'une décision grave et qui implique l'épouse. Le choix, en effet, rend plus fondamentale encore la question de l'acceptation de la décision. Monique Ranc Blondell relate l'engagement d'Emil Blondell, un Suédois, dans la Légion étrangère, et la réaction de sa femme Ida, « folle de rage de se voir abandonnée avec ses deux filles, une maison de fourrure sur les bras, de lourdes charges³⁵³ ». Le carnet d'Emil témoigne de la teneur particulière de la douleur ressentie du fait de cette séparation volontaire. Décrivant le voyage qui le mène de Paris vers Avignon, en août 1914, il écrit : « Je me suis fait une blessure profonde au cœur dont je ne guérirai pas facilement. Je suis resté je ne sais combien de temps prostré avant de pouvoir regarder mes compagnons de route³⁵⁴. » Et dans les lettres adressées à son épouse, le soldat montre que la séparation provoquée par lui n'a rien eu d'aisé : « J'ai avec moi deux engagés qui ont laissé femmes et enfants, c'est réconfortant de ne pas être seul, mais j'évite de leur parler de vous, ça me déchire le cœur³⁵⁵. » Dans cette relation conjugale, l'adhésion féminine ne semble pas avoir été immédiatement exprimée puisqu'en novembre 1914, Emil réagit à l'incompréhension de son épouse. « Je sens bien dans tes lettres que tu ne me pardonneras jamais de m'être engagé et tu ne peux te figurer comme cela m'accable. Je sais que pour toi c'est une période très douloureuse, en pensant que tout cela aurait pu être évité, mais

352. Constant et Gabrielle M., *Des tranchées à l'alcôve...*, *op. cit.*, Gabrielle à Constant, lettre du 24 février 1915, p. 35-36.

353. Monique RANC BLONDELL, *Il y a aussi de bons émigrés...*, *op. cit.*, p. 3.

354. *Ibid.*, août 1914, p. 4.

355. *Ibid.*, lettre du 29 août 1914, p. 4.

devant le fait accompli, munis-toi de courage et pense qu'il y a encore du bonheur pour nous³⁵⁶ », implore-t-il.

La correspondance du couple Hertz témoigne de cette recherche du consentement et des négociations entre les conjoints. Jusqu'en octobre 1914, l'ethnologue, mobilisé dans l'armée territoriale, est affecté à des travaux de défense dans la région de Verdun. Peu exposé, il vit plusieurs semaines en plein air mais se plaint régulièrement à sa femme de son inutilité dans la guerre, exprimant sa volonté d'aller combattre à l'avant. Volontaire pour passer à la réserve de l'active, il rejoint à la fin du mois d'octobre le 330^e régiment d'infanterie. Dans les lettres précédant ce changement d'affectation, Robert Hertz se réjouit de l'accord de point de vue qui règne au sein du couple. Au point que l'on pourrait croire que son engagement fut facilité par sa femme. « J'espère si j'en ai l'occasion me montrer digne de toi – et que mon courage et mon savoir-faire ne seront pas inférieurs à ma bonne volonté³⁵⁷ », écrit-il en septembre 1914. « Chère, tu peux compter que ton homme tâchera de faire de son mieux et ne bronchera pas³⁵⁸ », promet-il le 8 octobre 1914. Et une semaine plus tard, il affirme : « Je me sens toujours un peu honteux de n'être pas digne de ta vaillance, de n'avoir pas l'occasion de donner plus³⁵⁹. » Pourtant, l'annonce de son changement d'affectation ne réjouit aucunement Alice, « ébranlée et tourmentée³⁶⁰ » : « Tu me crois plus forte que je ne suis quand tu me dis que tu me sens avec toi. Non [...] mon premier mouvement est un mouvement de révolte [...]³⁶¹ », lui répond-elle. Pour favoriser la concorde, Robert Hertz revient sur l'ampleur de son engagement : « J'avais de fortes chances d'être désigné d'office, ou par le tirage au sort. Il n'est donc pas entièrement vrai que c'est “sur ma demande” que je suis parti. Je n'ai fait que répondre à l'appel qui m'était adressé – et devancer spontanément une désignation plus ou moins probable³⁶². » Difficile de savoir si la jeune femme fut convaincue par ces explications, ni dans quelle mesure elle adhéra aux choix de son mari. Du moins le prétendit-elle. Dans ses lettres suivantes, Alice redevient la jeune

356. *Ibid.*, lettre du 16 novembre 1914, p. 11.

357. Robert HERTZ, *Un ethnologue dans les tranchées...*, *op. cit.*, lettre du 28 septembre 1914, p. 66.

358. *Ibid.*, lettre du 8 octobre 1914, p. 74.

359. *Ibid.*, lettre du 15 octobre 1914, p. 79.

360. *Ibid.*, lettre du 3 novembre 1914, p. 97.

361. *Ibid.*, Alice à Robert, lettre du 28 octobre 1914, p. 99.

362. *Ibid.*, lettre du 3 novembre 1914, p. 97.

femme imaginée par Robert dans les premiers mois de guerre et lui témoigne son entier soutien : « Tu me pardonnes, cher... ce mouvement de révolte, bien vite passé³⁶³... » Et elle va plus loin encore, en affirmant le 19 novembre 1914 : « Je suis heureuse de partager le sort commun, et je ne voudrais pas, non, t'avoir gardé près de moi³⁶⁴. »

De même, les stratégies qu'élaborent parfois les mobilisés ou qu'imaginent leurs femmes pour préserver à tout prix la vie du soldat se font sous couvert de l'amour et nécessitent l'accord entre les conjoints. Ainsi Eugène Boyer, en septembre 1914, se justifie-t-il longuement auprès de sa femme de sa tentative de ne pas partir au front :

« Comme je te le disais sur ma carte nous avons été désignés avec Gérard pour partir : je t'assure que je ne riais pas ; car c'était pour compléter le 319^e de réserve d'armée active j'aurais donc marché non pas comme territorial, mais comme réserviste c'est-à-dire comme un homme de 30 ans au feu. Quand j'ai vu cela ma Chérie, pendant deux nuits j'ai réfléchi : puis ce matin je me suis fait porter malade ; j'ai été reconnu par le médecin exempt de service pour aujourd'hui ; j'en ai profité pendant que tout le monde était à l'exercice pour aller trouver le lieutenant que tu as vu lorsque tu es venue ; je lui ai dit comme il est vrai du reste que maman Ducotey était très mal qu'elle tenait absolument à me voir avant de mourir et que de ce fait elle voulait se faire transporter à Lisieux pour me voir ; mon lieutenant a été très gentil pour moi et s'est beaucoup dérangé. Tu vois ma chère petite femme que je pense à vous tous constamment ; et tu pourras dire que si par malheur il m'arrivait quelque chose un jour, j'aurais tout fait pour pouvoir l'éviter.

[...] Tu me diras dans ta prochaine lettre si j'ai eu raison de faire ainsi ? En tous les cas ce n'est que pour toi³⁶⁵. »

Mais l'accord entre les époux dépend des contingences extérieures et des discours véhiculés à l'avant et à l'arrière. Certains couples sont peu à peu amenés à conformer leur propos aux schémas attendus. Georges R., déjà sous les drapeaux avant la mobilisation, tente dans un premier temps de rassurer sa femme Valérie en employant une méthode peu banale : « Y a-t-il du danger, je n'en sais rien mais je peux te dire très fermement que je reviendrai, car il est certain que dès les premiers feux je tomberai dans un fossé et je resterai là jusqu'à ce que l'on vienne me relever³⁶⁶. » Il n'imagine pas que sa femme puisse

363. *Ibid.*, Alice à Robert, lettre du 14 novembre 1914, p. 100.

364. *Ibid.*, Alice à Robert, lettre du 19 novembre 1914, p. 118.

365. Historial de Péronne, Fonds Eugène Boyer, Correspondance 046503 (1-26), carton 20, lettre du 10 septembre 1914.

366. Correspondance entre George et Valérie R., collection privée, Georges à Valérie, lettre du 6 août 1914.

attendre de lui une quelconque posture héroïque. Pourtant, dans une lettre datée du 7 août 1914, Valérie, sans répondre directement à cette première missive, explique : « Malgré tout le chagrin que j'éprouve de ta douloureuse absence je la préfère encore plutôt que d'être la femme d'un déserteur, au moins tu reviendras la tête haute heureux d'avoir défendu ton pays³⁶⁷. » D'une certaine façon, dans ces premières lettres de concertation, il s'agit pour le couple de trouver une ligne de conduite acceptable, un accord scellé par le pacte épistolaire.

Le partage des intimités doit beaucoup à la distance, qui à la fois épargne de trop directs vis-à-vis et contraint les époux à se raconter pour subsister en tant que couple. La guerre semble de ce fait révéler ou engager plus avant les conjoints sur les voies de l'échange, les faisant correspondre, dans la pratique, à l'idéal du « nouveau couple plus fraternel et plus uni, que ne séparent plus les barrières du savoir, que ne gênent plus les injonctions du confesseur³⁶⁸ ». Pourtant, le pacte épistolaire de guerre contraint aussi, plus encore peut-être qu'en temps de paix, celui ou celle qui écrit. Dans la matérialité de l'objet qu'elle construit, dans sa dimension nécessairement conventionnelle, dans l'interaction qu'elle suppose, l'écriture de la lettre engage. Or, pendant le conflit, cet engagement est spécifique. Les exigences mutuelles – réciprocité, régularité, fréquence, sincérité, abondance – déterminent le contenu de la relation maintenue à distance. C'est, par ailleurs, un équilibre fragile qui se joue entre les correspondants, condamnés à une contradiction insoluble : trop en dire ou ne pas en dire assez ; rechercher la normalité ou mettre en scène l'exceptionnel. Ainsi, si le conflit encourage la confession, il limite peut-être, *a contrario*, les possibilités d'expression.

On soupçonne, par ailleurs, ce que l'inflation sentimentale doit à l'écriture même : car s'il est difficile de déceler le dit et l'éprouvé, on peut néanmoins supposer que l'écrit, performatif, soit créateur de sentiments. « Les émotions ont un rôle pragmatique dans divers discours et, en signalant un contexte, elles peuvent jusqu'à un certain point contribuer à le faire naître³⁶⁹ », souligne Vincent Crapanzano. Ainsi,

367. *Ibid.*, Valérie à Georges, lettre du 7 août 1914.

368. Alain CORBIN, « Couloises », dans Philippe ARIÈS et Georges DUBY, *Histoire de la vie privée...*, tome 4, *op. cit.*, p. 505.

369. Vincent CRAPANZANO, « Réflexions sur une anthropologie des émotions », *Terrain*, n° 22, 1994, p. 109-117, p. 111.

si ces couples n'écrivent sans doute pas toujours ce qu'ils éprouvent, peut-être éprouvent-ils en revanche ce qu'ils écrivent.

Certes serait-il inutilement provocateur d'affirmer que la guerre fut possible grâce à l'amour. Peut-être l'est-il moins de supposer que les démonstrations de l'attachement furent l'une des clés permettant de comprendre qu'elle fut possible *si longtemps*.